



Le Cervin entre ses mains

Benoît Aymon, producteur de «Passe-moi les jumelles», sort un roman sur le mythique sommet

Anna Vaucher

Sa passion reste intacte; il lui a juste offert une nouvelle voie. Nous connaissions le Benoît Aymon du petit écran, voyageur insatiable, embarquant le téléspectateur installé sur son canapé à travers les paysages montagneux de Suisse et d'ailleurs. Le producteur et ex-présentateur du magazine *Passe-moi les jumelles* transmet aujourd'hui, à 61 ans, son amour pour la montagne dans un roman historique intitulé *Cervin absolu*. Il retrace la première ascension de l'indomptable sommet par Edward Whymper, il y a cent cinquante ans, à travers une histoire d'amour impossible et imaginaire.

Comment vous êtes-vous plongé dans l'écriture de ce roman historique?

Ecrire sur le Cervin, c'est comme écrire sur le *Titanic*: tout le monde sait qu'ils vont se prendre un iceberg à la fin. Les gens sont au courant que Whymper a gagné la course, qu'il y a eu des morts. Ils savent moins qu'il a eu une fille à 66 ans, avec une gamine de 21 ans. Ce mariage était catastrophique, il s'est tiré et n'a jamais connu sa fille. La recherche du père est un fait historique. J'ai souhaité, modestement, définir son profil psychologique. Pour cela, j'ai créé un personnage féminin, proche de lui, qui accompagne le récit. C'est la première fois de ma vie que je fais ça, et je me suis tellement amusé! Vous êtes journaliste comme moi, vous le savez, on est quand même un peu limité par notre matière première. Mais quand vous inventez un personnage, quel pouvoir!

Comment est née cette idée?

J'étais parti sur un scénario de film, qui est officiellement en production. Mais ça traîne: le cinéma de montagne coûte cher. Après avoir écrit ce scénario, j'ai croisé

dans le TGV Ivan Slatkine. Je lui ai parlé du projet, il m'a proposé d'en faire un livre. Je n'avais jamais songé à écrire un roman. Je sais qu'être écrivain, c'est du boulot, c'est un métier, et ce n'est pas le mien. Mais je me suis pris au jeu. Puisque je bosse à 120%, j'ai fait cela sur mes vacances.

Etes-vous, comme Whymper, fasciné par le Cervin?

Je prépare en ce moment un reportage sur des pilotes népalais qui se forment avec Air Zermatt. L'autre jour, j'ai remis mon réveil à 5 h 30 du matin pour faire ma 10 000e photo du Cervin. C'est une montagne que je connais sous tous les angles mais chaque fois que je la vois... comment dire... impossible de ne pas faire «waouw»! J'en ai vu des belles montagnes - l'Alpamayo, le Cerro Torre, le Mont Fuji... - mais celle-là est unique. Ce qu'elle a d'extraordinaire, c'est son isolement.

Comprenez-vous l'obstination qu'avait Whymper à vouloir être le premier?

Disons que je pratique la montagne à l'opposé de cela - c'est presque mon côté féminin. Je ne regarde jamais ma montre, si ce n'est pour la sécurité. Aujourd'hui, la mode, c'est d'aller vite. On est à moins de trois heures pour aller au sommet du Cervin, c'est hallucinant. Chacun son truc, moi je m'en fiche, je suis même assez admiratif et chaque génération est là pour bousculer la précédente. Whymper passait pour un fou. Il était un bel emmerdeur, mais des emmerdeurs comme lui, on en a besoin.

Parlez-nous de votre première fois sur le Cervin.

Cela devait être en 2000. A vrai dire, je ne voulais pas tellement le faire. C'est comme le Mont-Blanc: quand tu vois la procession qui monte, tu te dis: «Qu'est-ce que je vais aller faire là au milieu?» Puis un copain m'a suggéré de prendre la voie

italienne, qui est un peu plus technique, un peu plus aérienne. Le Cervin, une bonne année, c'est 1400 personnes qui montent. Et la saison est courte. Sur la voie italienne, il n'y en a plus que 300. On est parti tôt et on est arrivé avant la troupe. Nous étions seuls au sommet. Seuls. Pas un chat. C'était hallucinant. Vraiment hallucinant.

Limiter l'accès à la montagne, ce serait une bonne chose, selon vous?

Le problème, c'est de savoir où mettre le curseur. De toute façon, pour le Cervin, il y a une sélection naturelle, ce n'est quand même pas une promenade de santé. Et la montagne est un domaine où les masques tombent vite. Tu ne peux pas faire le guignol, il faut être concentré, recentré sur soi, y aller lentement. Quand tu grimpes, tu prends conscience de tes pieds, de tes mains, ton rapport au corps se modifie, ton rapport à l'espace-temps redevient essentiel. Evidemment, dans notre société où tout va vite, cette réappropriation en pleine nature - et quelle nature, nom de bleu, qu'est-ce que c'est beau - je crois que c'est fondamental. L'avantage, c'est que tu peux retrouver cela en montant au Salève. Même Erhard Loretan disait qu'il n'était pas nécessaire d'être à 8000 mètres pour être heureux.

La montagne est-elle aussi une activité familiale chez les Aymon?

Mes deux filles et ma femme n'ont jamais vraiment croché, et il ne faut surtout pas forcer. Nous faisons quelques sorties à peaux de phoque. Mais il y a toujours un moment où mon épouse me dit: «La vue depuis ici est très belle.» Ce qui signifie: «J'en ai marre, on redescend!»

Comment est apparue chez vous cette passion pour la montagne?

Je suis né à Sion, donc les montagnes étaient là. Je n'ai aucun souvenir d'avoir appris à skier, par exemple. A 4 ans, je suivais mes frangins et mes cousins. On



descendait, on descendait, sans arrêt, il fallait faire le plus de descentes possible sur un petit télésiège près de Sion. Et un jour, tu fais ta première haute route avec les copains comme tu ferais ta première communion - d'autant que je suis un fruit du catholicisme! Je devais avoir 16 ans et j'ai attrapé le virus. Le métier m'a permis de poursuivre cela. J'ai eu une chance folle.

Aviez-vous un autre rêve que celui de devenir journaliste?

Je voulais d'abord être photographe. A 16 ans, je suis allé voir un professionnel. Il m'a demandé si j'avais loupé mon année au collège. Je lui ai répondu «pas encore» et il m'a suggéré de revenir quand ce serait le cas. Sauf que je ne l'ai pas loupée! Mais j'étais vraiment motivé. Je m'étais même rasé le cocon à zéro pour m'offrir mon premier appareil, en pariant avec des copains. J'avais acheté un Nikon à crédit, qui me coûtait 150 francs par mois, c'était énorme! J'ai trouvé cette solution pour rembourser ma dette. En me voyant, j'ai cru que ma mère tombait dans les pommes.

Vos parents étaient-ils soulagés de vous voir plutôt entrer à l'Université?

Je ne leur parlais pas tellement de cela. Mon père m'a toujours dit: «Fais ce que tu veux tant que tu te débrouilles.» Je leur foutais une paix royale, ils faisaient de même. J'étais le 10e dans une famille de 11 enfants, donc forcément...

«Passe-moi les jumelles» vous a permis de combiner vos intérêts pour la montagne et pour la télévision. C'était un projet que vous aviez déjà en entrant à la RTS?

Pas du tout. J'ai fait mes gammes au téléjournal, que j'ai présenté, mais cela n'a jamais été mon objectif. Un jour, j'ai dit à Raymond Vouillamoz que c'était un scandale de ne pas avoir une émission de montagne. Pierre-Pascal Rossi venait de lui parler de pêche. Il m'a dit «Débrouillez-vous!» *Passe-moi les jumelles* a démarré ainsi, par hasard. Et ça a marché d'enfer. Nous avons occupé une niche sans nous en rendre compte. Aujourd'hui, nous ré-

pondons plus que jamais à ce besoin de ralentir puisque le monde s'est accéléré. Une fois par semaine, nous montrons aux téléspectateurs qu'il y a encore des boulangers qui font du pain.

Qu'est-ce qui vous plaît le plus dans votre métier de journaliste?

Nous sommes payés pour rencontrer des gens. C'est un métier de privilégiés. Un métier mal payé, mais un métier de privilégiés. Je n'en changerais pour rien au monde, vous pensez bien. Aller sonner aux portes, entrer sur la pointe des pieds, c'est extraordinaire. Et le plaisir de la rencontre n'est pas une affaire de kilomètres. Nicolas Bouvier disait que l'étranger commence sur son balcon. C'est exactement cela.

Questions fantômes

Quelle question détesteriez-vous que l'on vous pose?

J'ai presque envie de répondre celle-là!

Quelle est la question que l'on vous pose tout le temps?

Où trouvez-vous vos idées de sujets? Les paysages ont été bien exploités mais la matière première, c'est l'humain, et on est loin d'en être à bout!

Bio express

Benoît Aymon est né à Sion en 1954 d'un père médecin, dans une fratrie de onze enfants. Après sa licence en lettres, il entre rapidement à la télévision. Il présente le téléjournal de 1989 à 1993, année où il fonde *Passe-moi les jumelles* avec Pierre-Pascal Rossi et Claude Delieutraz. Le journaliste a conçu cinq séries documentaires (*Secours en montagne, Le Tour du Cervin...*) et publié plusieurs ouvrages dont *Accident de lumière* et *Regard en coin. Cervin absolu* (Ed. Slatkine, 165 pages) est son premier roman.

Date: 10.10.2015

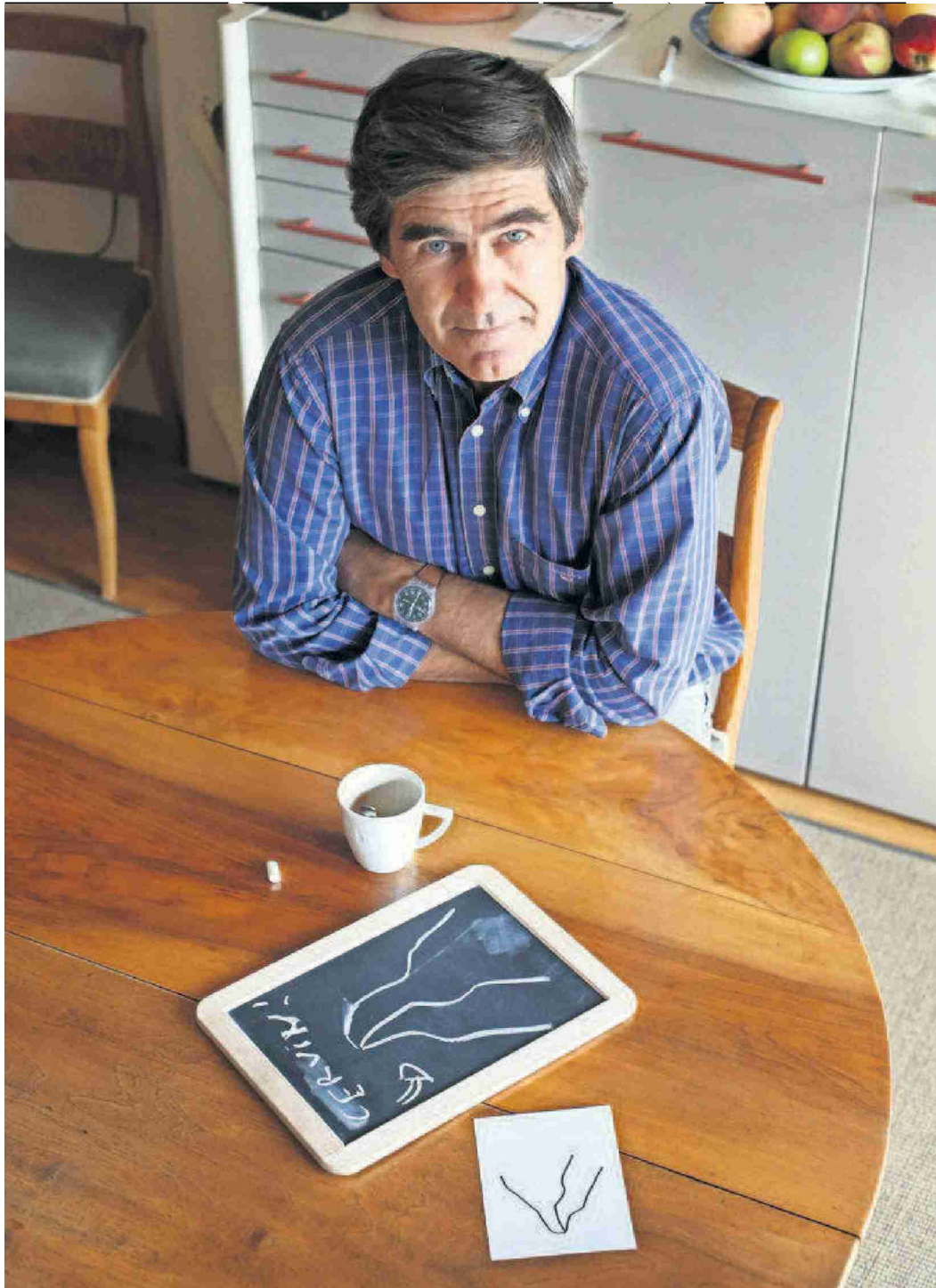
**Tribune
de Genève**



Tribune de Genève SA
1211 Genève 11
022/ 322 40 00
www.tdg.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 43'860
Parution: 6x/semaine

N° de thème: 844.003
N° d'abonnement: 844003
Page: 27
Surface: 104'162 mm²



Le rituel de l'ardoise: Benoît Aymon a dessiné un Cervin, en copiant un modèle laissé sur la table par son épouse, graphiste.
«Ce serait bien qu'elle rentre juste maintenant. Je suis vraiment mauvais pour ce genre d'exercice.» STEEVE IUNCKER-GOMEZ

Date: 10.10.2015

**Tribune
de Genève**



Tribune de Genève SA
1211 Genève 11
022/ 322 40 00
www.tdg.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 43'860
Parution: 6x/semaine

N° de thème: 844.003
N° d'abonnement: 844003
Page: 27
Surface: 104'162 mm²

La dernière fois que...

... vous avez pleuré?

Au Festival de Locarno. Un film m'a rappelé un souvenir très personnel concernant un frère.

... vous avez trop bu?

Avec Barack Obama - ça traduit peu ce que je pense de la question... (*sourire*)

... vous vous êtes excusé?

Récemment, j'ai signé un livre à une collaboratrice que je vois tous les jours. J'ai écrit «Pour Monique» alors qu'elle s'appelle Martine. J'ai eu terriblement honte.

... vous avez envié quelqu'un?

Peut-être mon petit-fils, d'être si jeune, d'avoir toute la vie devant lui.

... vous avez transpiré?

En montant à la Pointe Dufour. A 4000 mètres, il faisait très froid et j'étais malade comme un chien. Cela dit, j'ai fait une magnifique photo.